

Chapitre 1

Une première journée dans une nouvelle école, c'est toujours un peu stressant... Aujourd'hui, c'était encore pire. Je changeais non seulement d'école, mais aussi complètement d'univers! Terminé, le secondaire! J'ai officiellement fait mon entrée au cégep. Un grand cégep. Ou plutôt, un cégep immense. Je n'arrive pas à comprendre que personne n'ait songé à nous donner une carte pour qu'on puisse se retrouver dans ce labyrinthe! On devrait nous fournir un GPS, il me semble. Ou une petite formation de quelques jours en orientation, au moins. Mais non. Rien de rien.

Ce matin, je me réveille, après une très mauvaise nuit de sommeil. J'avais tellement peur de passer tout droit que,

toutes les 15 minutes, je regardais l'heure. Même si j'avais mis l'alarme sur mon réveil. Même si j'avais demandé à ma mère de me prévenir à 6 heures. Même si, par précaution, j'avais aussi programmé mon cellulaire pour qu'il sonne quelques minutes avant 6 heures...

Mon cellulaire, oui. Je n'en ai jamais eu jusqu'à ce jour, et je m'en passais très bien, mais mes parents m'en ont offert un pour la rentrée au cégep, jugeant que c'était indispensable. Ma mère a dit:

- Comme ça, on pourra te joindre en tout temps...

Ouf! Pas sûre que ce soit un bon argument... Je suis loin d'être certaine d'aimer l'idée d'être toujours joignable. Mon père a ajouté:

- Si tu manques l'autobus, que tu as besoin qu'on aille te chercher, ce sera pratique...

Déjà, c'était un peu mieux. Je commençais à me laisser persuader. En apprenant la nouvelle, mon amie Béa s'est exclamée:

- Génial! Si jamais tu te perds dans le cégep, tu pourras m'appeler à la rescousse!

Voilà. Béa me connaît bien. Vraiment très, très bien. C'est finalement l'argument qui m'a convaincue d'accepter le cadeau de mes parents, et je me promène maintenant avec un cellulaire. J'espère bien ne pas devenir accro comme Béa, qui n'arrive guère à passer plus de 17 secondes consécutives sans jeter un œil à son téléphone.

Bref, je ne dors pas de la nuit, je me réveille un peu avant 6 heures - ou plutôt, je me lève un peu avant 6 heures, puisque je suis réveillée depuis longtemps -, je me douche rapidement, je m'habille, je déjeune. Je retourne dans ma chambre et je change de vêtements. Je me brosse les dents. Je me regarde dans le miroir et je constate que ça ne va pas du tout. Donc, je retourne me changer encore. Je m'attache les cheveux, je choisis de nouveaux vêtements, je me maquille un peu. J'observe le résultat... et je fouille dans ma penderie et me change à nouveau. J'attrape mon sac d'école, j'ouvre la porte de la maison... puis je retourne en courant

dans ma chambre sélectionner un autre chandail. J'opte pour un orangé, qui selon moi fait chic, mais discret. Il ira bien mieux avec mes pantalons trois-quarts en jean. Pendant tout ce temps, ma mère me crie de me dépêcher, que je vais manquer l'autobus. À 7 h 30, n'en pouvant plus, mon père finit par me mettre dehors. Il prend tout de même la peine de me souhaiter une bonne journée en s'appuyant contre la porte pour être certain que je ne puisse plus rentrer. Pas très sympathique, mais efficace.

Pas le choix. Je dois y aller. Plutôt nerveuse, je me dirige vers l'arrêt d'autobus en soupirant.

Je déteste ce que je porte. Je n'aurais jamais dû m'habiller ainsi.

Puis, j'arrive au cégep et la journée démarre... Je passe mon temps à me perdre, je reviens sur mes pas, j'ai chaud, je cherche désespérément le local où je dois me rendre. Le téléphone cellulaire ne m'est d'aucune utilité, puisque Béa commence ses cours à 13 h 30, pile au moment où je

termine les miens aujourd'hui, et Arthur, mon si-incroyable-et-si-merveilleux amoureux, n'a pas de cours le lundi. Il n'y a personne pour m'aider.

Je suis seule au monde.

Sans la moindre petite carte. Ni le moindre GPS. Ni le moindre petit sens de l'orientation. Dans un cégep immense.

De peine et de misère, je réussis à me rendre à mon premier cours. J'entre dans le local à 8 heures, 29 minutes et 57 secondes. Le cours débute à 8 h 30. Je suis en sueur, mon sac à dos m'arrache les épaules, j'ai eu tellement chaud que je me suis essuyé le front et les yeux 10 000 fois, ce qui a sûrement fait couler mon mascara. Je n'aurais jamais dû choisir ces vêtements-là aujourd'hui. Je me laisse tomber sur une chaise avec un long soupir. Une fille assise à la même table que moi me lance un gentil sourire. Ça me remonte le moral. Après tout, ce n'est pas si mal. J'y suis arrivée, finalement. Toute seule. À l'heure, même. Je suis encouragée : le reste de la journée ne peut que mieux se passer.

Le cours se termine rapidement. Nous n'avons eu qu'une présentation de ce qui nous attend pendant la session : le plan de cours, les travaux à réaliser, les livres à lire. Le prof de français semble très intéressant. Ça promet.

Je regarde ma montre : je suis contente ! J'aurai une demi-heure de plus que prévu pour repérer mon prochain local. La fille assise à mes côtés me salue avant de quitter la salle. J'apprécie. J'ai plus d'une heure et demie devant moi pour me rendre à mon cours suivant, qui est dans la même aile de la bâtisse. Ça ne devrait pas être trop difficile. Même pour moi. Tout m'apparaît beaucoup moins noir. Intérieurement, je me permets de rire un peu de ma panique du matin. Franchement, du calme ! Je peux y arriver. Je me lève joyeusement, prête à partir, et... je me prends le pied dans la courroie de mon sac à dos, qui traînait par terre, près de la table. Je retombe brusquement sur ma chaise. Ça aurait pu être pire. J'aurais pu m'étendre de tout mon long dans l'allée, par exemple. J'entends clairement des

rires derrière moi. Je fais comme si de rien n'était, j'attrape mon sac et me relève, en regardant soigneusement où je pose les pieds. Je sors de la classe avec dignité. En tout cas, j'essaie vaillamment d'avoir l'air digne.

Un peu découragée, je me mets en quête du local de mon cours de philosophie. Je parcours tout l'étage sans le trouver, je monte un escalier, j'en redescends deux autres, je cherche un bon moment et je finis par me résigner à demander mon chemin. Personne autour, à part un gars aux cheveux très longs et aux bras musclés couverts de tatouages, qui porte un t-shirt de groupe. Assis sur un banc, il pianote sur son cellulaire. Je lui dis d'une petite voix :

– Excuse-moi... tu peux peut-être m'aider. Je cherche le local A-204.

Je m'en veux de mon air « petite fille à papa » et de ma voix tremblotante.

– C'est sur le même étage, à gauche, au fond, juste à côté de la cafétéria. Tu ne peux pas le manquer.

Je ne peux pas le manquer... On voit qu'il ne me connaît pas. J'aimerais bien avoir sa confiance. Je bredouille un merci et je pars, sous le sourire un peu moqueur, me semble-t-il, du garçon aux cheveux longs.

Je vais au fond du corridor, je tourne à gauche. Fiou. La cafétéria est là, le local A-204 aussi. La classe est vide. Il faut dire que le cours ne commence que dans 40 minutes. Pas grave: je ne prends aucun risque et je cours m'asseoir à une table. Pas question de m'éloigner de cet endroit. Je l'ai trouvé, j'y reste! Mon téléphone sonne. C'est Béa.

– Salut, Rosie! Comment ça va?

– Super, merci.

Je ne veux surtout pas décourager mon amie. Si je lui dis à quel point c'est l'enfer, elle n'acceptera jamais de mettre les pieds ici.

– Tu n'as pas trop de mal à t'y retrouver?

– Non, non. Franchement, ça se passe assez bien.

Pour être honnête, je pourrais difficilement imaginer pire, entre autres sur le plan de l'orientation, mais je ne souhaite pas l'effrayer avant même son premier cours. Elle découvrira bien assez vite par elle-même à quel point c'est catastrophique. Peut-être aussi que, plus tard, je lui raconterai mon avant-midi et qu'on en rira ensemble. Je l'espère.

Nous parlons quelques minutes encore, puis je raccroche. Peu à peu, les autres élèves arrivent, dont le gars aux cheveux longs et aux tatous à qui j'ai demandé mon chemin. Il s'assoit à côté de moi.

– Salut! Moi, c'est Maxime.

– Et moi, Émilie-Rose.

Fin de la discussion. Il n'ajoute rien et pitonne sur son téléphone jusqu'à ce que le cours commence.

À la fin de la période, je prends tout mon temps pour me lever, je serre mon sac dans mes mains, regardant soigneusement où je pose les pieds. Pas de courroie à

l'horizon. Je sors de la classe la dernière, sans tomber ni trébucher. Ouf!

J'ai une heure pour dîner avant mon dernier cours. Je vais droit à la cafétéria. Je fais la file pour le micro-ondes. Juste devant moi, je reconnais la fille de mon cours de français. Elle place son plat dans le four.

– Tu peux mettre le tien en même temps, propose-t-elle gentiment. On y va toujours à coup de deux ou trois, sinon c'est éternel.

J'accepte, reconnaissante. Avant de régler la minuterie, elle s'informe :

– Ton plat est congelé? As-tu besoin de le chauffer longtemps?

Je grogne quelque chose qui ressemble à « noui ». Soyons franche : je n'ai aucune idée de ce que je vais manger et je sais encore moins si c'est congelé. Comme j'étais en retard ce matin, ma mère a préparé mon lunch. Je ne connais pas du tout cette fille et je trouve un brin humiliant de lui avouer que ma mère s'est

chargée de mon repas... Je suis au cégep, je suis presque majeure et je suis censée être autonome. Je conduis une voiture, je peux pratiquement voter, alors faire mon lunch... Je me contente de ce « noui » et je souris bêtement.

Elle hausse les épaules, met nos plats à chauffer pour trois minutes. La sonnerie se fait entendre. Quand la fille ouvre la porte... horreur! Je constate que le contenu de mon plat a explosé! Je mange du bœuf aux légumes, en fin de compte. Et il y a de la sauce brune partout. Y compris dans le plat de pâtes de celle qui m'a gentiment proposé de partager le micro-ondes. Mes joues rougissent instantanément. Je bégaie :

– Oh! désolée, je... je...

Elle me tend une pile de serviettes de table ramassées sur un comptoir, tout près, et dit :

– Pas grave. Mais je pense que ce n'était pas congelé, finalement.

Elle s'éloigne. Je veux mourir de honte.

J'entends les gens grommeler d'impatience derrière moi pendant que j'essuie l'intérieur du micro-ondes à toute vitesse. Quand j'ai terminé, je vais m'installer à une table, dans le fin fond de la cafétéria, seule, en priant pour que personne ne vienne s'asseoir avec moi. J'ai vraiment besoin de me remettre de mes émotions de l'avant-midi.

Mon téléphone sonne à nouveau. Béa. Je la rappellerai plus tard. Je n'ai pas envie de faire semblant. Je suis si fatiguée. Personne ne m'avait dit à quel point c'est épuisant, le cégep. J'aurais dû m'en douter, toutefois. En plus, je ne suis pas douée pour les premières, je crois! À ma première rencontre avec Arthur, j'avais un masque d'argile dans le visage, des dizaines de petites tresses et des pantoufles en forme de lapin... Au camp de vacances où je travaillais, l'été dernier, j'ai réussi à faire faire un vol plané aux boxeurs de mon père devant tous les moniteurs dès ma première soirée... Soupir. J'aurais bien dû savoir que rien ne serait facile aujourd'hui.

Une fois mon repas terminé, je quitte ma table, déterminée à ne plus me faire remarquer de la journée. Devant le comptoir de la cafétéria, une grande affiche de crème glacée me saute aux yeux. Mmm, une crème glacée au chocolat... Il me semble que ça me ferait du bien! Après tout ce que j'ai vécu ce matin, je mérite bien un petit réconfort, non?

Je commande une crème glacée. La dame me sert une immense boule bien ronde. Elle a dû voir la détresse dans mes yeux. Je prends une première bouchée, ravie: c'est en plein ce dont j'avais besoin! Ça va déjà mieux. Allez, dernier cours, maintenant!

Je me dirige vers l'escalier, mon sac à dos sur l'épaule, le cornet de crème glacée en main. Je monte quelques marches. Des gars descendent l'escalier en sens inverse. L'un d'eux m'accroche au passage et heurte mon épaule. J'échappe un cri de surprise.

- Hé!

Le garçon ne répond pas, il ne ralentit pas non plus. À cause du coup d'épaule de

cet inconnu, mon sac glisse jusqu'à mon coude, je fais un mouvement brusque pour le remettre en place et là... catastrophe ! Ma boule de crème glacée tombe du cornet. Elle se ramasse sur le sol dans un petit ploc humide. Comme elle est bien ronde, au lieu de rester à mes pieds, elle se met à rouler... Les marches du cégep ne sont pas pleines, je dois le préciser. Entre chaque marche, un espace vide laisse voir l'escalier du dessous. Et c'est droit vers cet espace que ma crème glacée roule, sans que j'aie le temps d'arrêter sa course. Elle chute dans le vide... et j'entends immédiatement un cri de surprise s'élever dans la cage d'escalier. Je n'attends surtout pas d'en savoir plus, de voir qui a reçu une boule de crème glacée au chocolat sur la tête. Je monte les marches le plus vite possible, sans un regard derrière, et je cours me cacher dans un corridor éloigné, le cœur battant.

Je tente de me calmer avant mon dernier cours. La seule bonne nouvelle, c'est que ma première journée scolaire achève. Le jour de la rentrée sera bientôt derrière moi. Dès la fin des classes, je file

me réfugier chez moi. Après toutes les péripéties que j'ai vécues depuis ce matin, il ne peut plus rien se produire de bien grave, il me semble. Les choses ne peuvent pas être pires.

La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter. Encore Béa. Cette fois, je décide de prendre l'appel pour que ma meilleure amie ne s'inquiète pas. Avec un peu de chance, elle est peut-être même déjà arrivée au cégep, je vais lui raconter une partie de mes aventures et, avec le recul, tout ça me paraîtra très drôle... Je réponds :

– Allô ?

– Ro... Rosie... C'est mouaaaaaaah...

Béa pleure tellement que j'ai du mal à comprendre ce qu'elle me dit. Ce que je saisis tout de suite, par contre, c'est que je me trompais : les choses peuvent être pires. À entendre ma meilleure amie sangloter, j'ai bien peur que les émotions soient loin d'être terminées pour la journée.